

# Le Rouge et la Marseillaise

Par Bernard Chartreux, dramaturge

Pour commenter les événements de janvier 2015, Alain Badiou, dans son papier du Monde du 27 janvier 2015 intitulé *Le Rouge et le Tricolore*, commence par prendre de la hauteur : « *Le monde entier est investi en totalité par la figure du capitalisme global* » écrit-il. Rien de ce qui s'y passe ne lui échappe ; y compris les conflits/guerres actuels entre terrorisme et contre-terrorisme qui, en dépit des apparences, « *appartiennent au même monde, celui du capitalisme prédateur* » et ne sont en réalité que des leurres ayant pour fonction de masquer l'essentielle, la seule véritable contradiction de notre monde : celle du capitalisme mondial réel et de l'idée communiste (contradiction singulièrement déséquilibrée, on en conviendra entre un objet réel concret et une idée pure – son incarnation historico-politique ayant pris fin en 1989 avec la chute du mur de Berlin –, idée pure dont Badiou appelle de tous ses vœux une « *nouvelle et décisive incarnation* », mais sans rien dire ici des voies qu'elle aurait à emprunter pour advenir).

Autrement dit, Badiou continue de s'en remettre à la lutte des classes comme moteur de l'Histoire sur la voie du communisme (« *la prise en main du destin de l'humanité par l'humanité elle-même* »). Mais comme le prolétariat classique - celui du XIXe et des deux premiers tiers du XXe - ne peut plus aujourd'hui être considéré comme l'élément actif de ce moteur, Alain Badiou pense en avoir trouvé un de rechange, en ce qui concerne la France en tout cas, dans le néo-prolétariat d'origine immigrée de deuxième et troisième génération, néo-prolétariat majoritairement musulman, discriminé et relégué dans les banlieues urbaines.

Face à ce nouveau sujet de la lutte des classes, que vaut le « *totem français* » comme avec mépris l'appelle Badiou (c'est-à-dire la démocratie parlementaire et laïque) ? Rien, il va sans dire. Ou même pire que rien. En réalité ce totem est l'ennemi à abattre dans la mesure où il cherche non point à exacerber les conflits mais à les désarmer, les dénouer, où il les considère non point comme un moteur mais au contraire comme un obstacle, bref dans la mesure où il prétend remplacer la lutte des classes par des procédures de discussion, de concertation et de négociations. Et ce qui exaspéra tant Badiou dans les manifestations de Janvier c'est qu'elles montrèrent que le totem en question, pourtant passablement essoufflé et cible d'attaques multiples et variées, contrairement au chœur des Cassandre (inutile de les nommer) était pourtant toujours vivant.

D'où la virulence du philosophe pour discréditer lesdites manifestations qui, sous sa plume vengeresse n'étaient plus que soumission affolée aux ordres d'un gouvernement trop heureux de pouvoir se donner l'illusion de reprendre la main. Citation : « *C'est tout juste si Manuel Valls n'envisageait pas d'emprisonner les absents [à la manif], et si on n'a pas exhorté les gens, une fois qu'ils auraient manifesté leur obéissance identitaire sous le drapeau tricolore, soit à se terrer chez eux, soit à revêtir leur uniforme de réserviste et à partir au son du clairon en Syrie.* » Chacun sait que ce tableau apocalyptique est entièrement fantasmé. Les manifestations de janvier furent la réponse immédiate et spontanée à une attaque frontale et revendiquée comme telle du « *totem français* ». Et si la réaction fut si intense c'est que les manifestants avaient parfaitement conscience qu'en s'attaquant au « *totem* », c'est à eux-mêmes que l'on s'en prenait et qu'ils tenaient à faire savoir qu'ils le savaient et qu'ils étaient contre.

Quant à *Charlie Hebdo* qui était au centre de l'affaire, Badiou n'hésite pas à sortir l'artillerie lourde contre lui. Il était dit-il, « *dans le style 'amusant' des blagues à connotation sexuelle* »,

le complice des mœurs policières qui discriminent et répriment les jeunes de banlieue. Le fait de souligner les « *blagues à connotation sexuelle* » n'est pas là par hasard. Comme Badiou sait fort bien que Charlie n'est pas un journal anti-immigré et/ou anti-jeune de banlieue, il lui intente en sous-main un procès en pornographie, pratique caractéristique des belles-âmes, féministes et/ou révolutionnaires qui cherchent un angle d'attaque contre *Charlie* différent de celui des habituels réactionnaires (ce qui nous vaut un développement assez ébouriffant et beau comme du Maurice Barrès où Alain Badiou s'étrangle d'indignation devant le traitement infligé par « *l'affairiste coquin* » Voltaire, dont il fait en quelque sorte l'ancêtre de *Charlie*, à cette « *héroïne sublimement chrétienne* » (sic) que serait la Pucelle d'Orléans).

Au fond, le 7 janvier, *Charlie* a bien eu ce qu'il méritait, répète Alain Badiou avec le chœur de tous les anti-Charlie, car il a manqué en permanence de respect envers la sensibilité des croyants, car il a refusé de s'aplatir devant le « sacré », car il a refusé d'admettre que le domaine de la religion était « intouchable ». Et comme notre néo-prolétariat, parce qu'il est musulman, est particulièrement attaché aux « valeurs » et traditions religieuses, il va de soi qu'en touchant, par le biais de la « pornographie », à ces « valeurs » et traditions c'est le néo-prolétariat lui-même qu'on persécute et qu'il convient de soutenir globalement car comme on l'a vu, il est globalement la force motrice de l'histoire, celle qui, un jour permettra à l'idée communiste de se réincarner (on notera que cette terminologie de l'incarnation employée par Badiou sent fort sa sacristie. Ce n'est peut-être pas par hasard).

Mais revenons aux « *trois jeunes français que la police a rapidement tués* » (soit dit en passant, ce « *rapidement* » est bien hypocrite : il suggère que c'est « *trop rapidement* », voire même « *injustement* » que ces trois jeunes français furent tués. Mais alors il faut le dire. Ou se passer de l'adverbe). M. Badiou qualifie de façon convaincante leurs actes de « *crimes fascistes* » ; sauf que telle définition est incomplète, qui permet d'évacuer la dimension religieuse de ces actes-là. On s'empressera de dire que c'est à mauvais droit que ces criminels s'enveloppaient du drapeau de la religion pour abattre les dessinateurs de Charlie, les flics et les clients juifs de l'hyper casher ; on s'empressera de dire qu'il s'agit alors de fanatisme, lequel n'a rien à voir avec la vraie religion, avec l'Islam véritable. Mais conjointement on voit se développer un autre discours, pour le moins ambigu, selon lequel les dessinateurs de *Charlie* auraient finalement bien cherché leur sort en manquant de respect au prophète et/ou à la religion, et qui (l'autre discours), même sans être ouvertement fanatique, même sans prôner ouvertement le meurtre des blasphémateurs (impossible toutefois de concevoir le blasphème sans châtiment divin. Et les vocations de bourreau ne manquent jamais pour mettre celui-là en œuvre) fait tout de même preuve à l'égard des fanatiques d'une compréhension proche de la justification, tenant pour acquise l'existence dans la pensée de zones strictement interdites où le vulgaire (c'est-à-dire tout ce qui n'est pas bigot, tels par exemple « l'affairiste » Voltaire ou le « pornographe » Salman Rushdie) ne saurait s'aventurer sans risquer de bien concrètes représailles.

Ne pas signaler, comme le fait Badiou, ce versant religieux des crimes fascistes, c'est fermer volontairement les yeux devant ce qui est sans doute l'événement marquant – en concomitance il va sans dire avec la chute du communisme – de la fin du XXe et du début du XXIe siècle, savoir le retour en force (et inattendu ?) tant sur le plan individuel qu'au niveau géo-stratégique, de la religion. C'est ne pas vouloir voir son caractère impérialiste, dominateur, conquérant, propre à toutes les dérives sectaires et criminelles. C'est s'imaginer que l'on peut l'utiliser (la religion) à des fins politiques toutes différentes de sa finalité propre – un ordre moral coercitif ici-bas et la récompense céleste post mortem – alors qu'en réalité c'est elle qui, en dernière instance, va manipuler les apprentis manipulateurs (cf. par exemple les Etats Unis et le fondamentaliste afghan).

Or, et même si c'est sous une forme soft, le « *totem français* », dans son aspect laïque – toutes les religions ont droit de cité dans la cité à condition de ne pas prétendre s'imposer dans la sphère publique –, permet au moins de contenir cet impérialisme religieux, de le renfermer dans les limites de la vie privée qu'une tolérance bien comprise lui assigne. S'attaquer à lui comme le fait Badiou, c'est faire la part belle à l'obscurantisme – et que cet obscurantisme soit le fait du néo-prolétariat des banlieues ségréguées ne change rien à son caractère réactionnaire, irrationnel et impérialiste – c'est même, in fine, s'opposer à l'idée communiste si chère à Badiou, « *la prise en main de l'humanité par l'humanité elle-même* » étant difficilement compatible avec l'existence de quelque réalité transcendante que ce soit. N'est-ce pas un certain Karl Marx qui déclarait que la religion est l'opium du peuple ? Sur ce point en tout cas – et en entendant le « peuple » dans sa plus grande extension – il avait entièrement raison.

Alain Badiou clôt sa philippique contre le « *totem français* » par un rappel de l'opposition entre drapeau rouge et drapeau tricolore (Ô mânes de Lamartine vous devez frémir dans votre tombe !) donnant, il va sans dire, sa préférence au premier. Mais la nostalgie est-elle bonne conseillère d'avenir, surtout lorsqu'elle véhicule un si effrayant passif ? Rien de moins sûr. Et, emblème pour emblème, ce dont Alain Badiou aurait pu se rendre compte s'il avait été présent à la manif du 11 janvier, c'est que La Marseillaise, cet hymne trop souvent beuglé à tort et à travers, reprenait en la circonstance tout son sens initial : celui d'un chant de défense et de résistance.